



Et si... j'avais raison !

Thierry Freléchoz¹

N° 66, 20 mai 2026

*Le muscle est le mal aimé de la psychanalyse.
[...] ont sans doute exercé une action dissuasive sur tout
auteur éventuel apparemment peu soucieux de devenir un
« Monsieur Muscle » de la psychanalyse. (Mallet, 1953)*

Préambule

Et si ... j'avais raison. À propos de quoi ?

Mes lecteurs fidèles, s'il en existe, connaissent ma curiosité autour de la question du Pouvoir (Freléchoz, 2008), et de son absence dans les écrits psychanalytiques que j'ai pu consulter.

Le hasard, la synchronicité, mon obstination à vouloir comprendre, ma curiosité épistémophilique – qui serait un dérivé de la pulsion d'emprise – m'ont permis de prendre connaissance d'un texte de 1992 d'un psychanalyste, Paul Denis, écrit à l'occasion d'un congrès et paru dans la Revue Française de Psychanalyse (Denis, 1992). Le titre est « *Emprise et théorie des pulsions* ».

Alors, embarquons-nous dans la découverte de cet écrit, qui pourrait répondre à ma curiosité autour de cette notion de pouvoir.

Introduction

Le mot *Emprise* selon Wikipédia, est dérivé du verbe *emprendre* (entreprendre, saisir), le mot *emprise* désigne à l'origine une action exercée sur quelqu'un ou quelque chose (Wikipédia, 2026).

Dans le dictionnaire, ce terme a une connotation négative : *emprise* : « ascendant intellectuel ou moral sur quelqu'un ; influence de quelque chose sur une personne.

Le mot d'emprise, utilisé déjà en psychanalyse sous les termes « pulsion d'emprise » et « relation d'emprise », recouvre le champ du pouvoir.

Mais de quel pouvoir parle-t-on ? De l'action de la musculature qui permet d'appréhender le monde. De la saisie du mamelon par le bébé ? Mais le lait ne coule pas à flot, le sein n'est pas une corne d'abondance ! Il faut se saisir du mamelon et aspirer, effectuer un travail musculaire pour obtenir le lait maternel. De même que pour saisir son doudou, ne faut-il pas l'attraper et surtout l'agripper de peur qu'il ne nous échappe pas, une fois de plus, comme cette maman qui s'éloigne parce que nous n'avons pas su la garder ! Et comment faire pour se tenir debout, avec toutes ces articulations qu'il nous faut coordonner, pour enfin tenir debout comme « les grands » et pouvoir les regarder, fier comme Artaban, « moi aussi je suis un bipède » ! Et surtout enfin rattraper cette maman qui s'en va !

¹ Psychothérapeute FSP, Psychanalyste Baudouin, Didacticien SYPSIM



Alors oui la musculature, la force, les mains, l'agrippement, la course après, les pleurs eux-mêmes réclament de la force, des muscles pour crier sa détresse, il en faut.

La musculature semble être convoquée presque exclusivement dans les écrits psychanalytiques à propos du bol fécal que l'enfant retiendrait à l'intérieur, avec lequel il jouerait. Des muscles mentionnés, certes, mais ceux-ci ne semblent être mis qu'au service de quelque chose qui aurait à voir avec le sexuel, ou le présexuel, ou le plaisir.

On le sait, la peau a gagné avec D. Anzieu un statut enviable, avec son ouvrage sur le « Moi-Peau (Anzieu & Séchaud, 1985), le « Moi-Muscle » serait incongru.

Je vous propose donc d'envisager cette hypothèse métapsychologique « d'une pulsion d'emprise », ou « d'une relation d'emprise » et de travailler cette notion pour tenter de comprendre ou de donner une image ou un modèle différent, apte à rendre compte de certaines manifestations des comportements humains.

Freud et la pulsion

La pulsion est définie ainsi dans le *Vocabulaire de psychanalyse de Laplanche et Pontalis* : « *Processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique, facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud, une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle : c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but.* » (Laplanche & Pontalis, 2009)

Donc la pulsion est une force qui réclame, qui demande, qui va chercher la solution dans le monde extérieur.

La notion de pulsion définie comme « concept limite », « ou concept frontière » entre le psychique et le somatique, lue en fonction du biologisme de Freud, a entraîné des confusions liées à cette notion de « source » de la pulsion. La pulsion est bien dans l'esprit de Freud une force psychique.

Freud a proposé trois théories des pulsions, et nous nous intéresserons à la première.

Freud a, en fait, proposé trois théories des pulsions. L'une, la toute première, implique une opposition entre les pulsions sexuelles et la pulsion d'emprise, la seconde oppose explicitement pulsions sexuelles et pulsions d'autoconservation, le dualisme pulsions de vie / pulsion de mort constituant alors la troisième théorie des pulsions.

On sait que Freud a laissé de côté la notion de pulsion d'emprise, et qu'il a préféré développer l'hypothèse d'une pulsion de vie et une pulsion de mort. La pulsion de vie, *qui tend à constituer des unités toujours plus grandes*, opposée aux pulsions de mort *qui tendent à la réduction complète des tensions*, [...] *si nous admettons que l'être vivant est venu après le non-vivant et a surgi de lui, la pulsion de mort concorde bien avec la formule [...] selon laquelle une pulsion tend au retour antérieur.*

J'avoue que cette hypothèse d'une pulsion de mort/de vie ne me parle pas beaucoup. Elle me semble correspondre à un effacement de la notion de l'Autre, des autres, de ceux qui nous ont précédés. L'idée que l'être vivant, moi par exemple, vienne après le non-vivant me semble une position très narcissique. Nous ne sommes pas nés du néant, à l'inverse de Dieu, nous sommes



issus de la succession des générations qui nous ont précédés, même s'il reste bien sûr, la question de l'origine de la vie.

Freud a écrit à ce propos que « le but de la vie c'est la mort ». Certains auteurs ont proposé de remplacer le terme « but », par le mot « terme », ce qui, je dois le reconnaître, me conviendrait mieux.

Alors, et si l'être humain, conduit par la libido, la notion d'autoconservation, par le désir, n'était pas seulement face à des objets, mais s'il était aussi animé par une volonté de pouvoir, une volonté d'exercer sa force, ses capacités, une volonté de sortir de la dépendance infantile...

Je n'ignore pas que la notion de pouvoir renvoie presque systématiquement à la notion d'abus de pouvoir, de domination, de sadisme, qui serait le versant négatif de ce mot, mais il renvoie aussi à la notion de capacité, de force, de la possibilité ou la permission de faire quelque chose.

Emprise et auto-érotisme

On sait l'importance pour Freud de la notion de plaisir. Mais le plaisir sans muscle ?

*Freud signale la participation manifeste de l'emprise à l'auto-érotisme à propos du suçotement : « Une pulsion d'agrippement, apparaissant à cette occasion, se manifeste par exemple par un tiraillement rythmique simultané du lobe de l'oreille... » Auto-emprise donc dans la recherche du « plaisir d'organe », constitutif de l'auto-érotisme dans le sens restreint où Freud l'emploie dans les Trois essais... On trouve dans ce même texte un lien explicite entre emprise et masturbation : « Chez le garçon, la préférence accordée à la main est déjà l'indice de l'importante contribution que la pulsion d'emprise apportera plus tard à l'activité sexuelle masculine » ; chez la fille la mise en œuvre de la striction des cuisses, d'une « compression avec la main », pourrait tout aussi bien être rattachée à l'appareil d'emprise, qui fournit le procédé de réalisation de la satisfaction. L'appareil d'emprise musculaire, optique, tactile, etc. peut s'exercer, et s'exerce, sur cette partie particulière du monde extérieur, au sens de monde extra-psychique, qu'est le corps propre du sujet. Là aussi ce sont les moyens de la satisfaction que l'emprise met en œuvre, stimulation des zones érogènes mais aussi des éléments d'autostimulation : balancements, sauts, caresses, regards dont certains ont une valeur d'auto-appropriation. Freud évoque sans doute cet aspect de l'emprise lorsqu'il évoque « **les efforts de l'enfant qui veut se rendre maître de ses propres membres** » (Freud, 1915). L'auto-érotisme est ainsi une circonstance où apparaît, où se constitue la synergie entre l'appareil d'emprise et les zones érogènes.*

Le plaisir demande une activité musculaire de l'enfant, il ne vient pas tout seul. De plus l'enfant veut se rendre maître de ses propres membres. Ce qui n'est pas simple. Il n'y a qu'à observer un nourrisson qui cherche à mettre son pouce dans sa bouche. Ce pouce qui frappe le front, qui rentre dans l'œil, qui égratigne la joue avant enfin de trouver cet orifice qui permet de suçoter... mais attention que la joie ne fasse pas contracter les muscles qui font que le pouce s'éloigne à nouveau de la bouche... !

Mauvaise réputation de la notion d'emprise

La définition de l'emprise est devenue un terme négatif, renvoyant à une volonté de domination, de maîtrise de l'autre, de sadisme et j'en passe.



L'emprise est ce qui, dans la pulsion, articule celle-ci au monde extérieur. C'est l'élément réalisateur de la pulsion. Lorsque Freud évoque l'emprise, il la rattache le plus souvent, nous l'avons vu, à la cruauté, au sadisme, et à la pulsion scopique, plaisir de voir et regarder.

Le masochisme est aussi convoqué, avec une pulsion de mort qui naîtrait au sein de l'individu, qui doit l'évacuer sur le monde extérieur, avec la musculature comme « coupable », pour la diriger « contre les objets du monde extérieur » :

En ce qui concerne la musculature et la motricité, le lien est directement précisé par Freud : « L'activité est entraînée par la pulsion d'emprise par l'intermédiaire de la musculature corporelle. » L'appareil musculaire est donc l'agent de l'emprise. La main qui rassemble le toucher et la musculature est ainsi un organe essentiel de l'appareil d'emprise.

La main est aussi le seul organe qui nous permet d'interagir avec le monde extérieur, le reste des organes étant là pour assurer notre motricité, notre digestion, l'exercice de la pensée...

Dans la pensée ultérieure de Freud l'emprise prend une connotation négative, en lien avec la pulsion de mort.

*Le problème économique du masochisme voit réapparaître l'emprise. « La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice (la pulsion de mort) et elle s'en acquitte en dérivant cette pulsion en grande partie vers l'extérieur, bientôt avec un organe particulier, la musculature, et en la dirigeant **contre les objets du monde extérieur**. Elle se nommerait alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important. C'est là le sadisme proprement dit » (Freud, 1923). Volonté de puissance, terme d'Adler... mais à nouveau la « pulsion d'emprise » est assimilée au sadisme.*

L'être humain serait donc condamné à décharger sa pulsion de mort sur... les autres, pour apaiser ses tensions internes. La guerre serait donc inévitable, logique, conséquence de notre psychisme...

Dernière apparition explicite du terme Bemächtigungstrieb dans « Pourquoi la guerre ? » Freud résume pour son correspondant Einstein la théorie des pulsions et reprend, dans le contexte de l'opposition pulsions de vie / pulsions de destruction, la nécessaire mise en jeu de pulsions de destruction pour la réalisation des buts des pulsions érotiques. Il écrit : « De même, la pulsion amoureuse orientée vers des objets a besoin d'un certain appoint de la pulsion d'emprise si toutefois elle veut s'emparer de son objet » (Freud, 1933). Le contexte indique sans ambiguïté que la pulsion d'emprise est envisagée comme cas particulier des pulsions de destruction découlant de la pulsion de mort.

On notera la formulation : *si elle veut s'emparer de son objet*. Mais qu'en est-il de la pulsion de vie, comment les amoureux font-ils pour se rejoindre sans faire disparaître l'autre, comment conjuguent-ils leurs désirs ?

La proposition centrale de Dorey, définissant la relation d'emprise est celle-ci : « Dans la relation d'emprise il s'agit toujours et très électivement d'une atteinte portée à l'autre en tant que sujet désirant qui, comme tel, est caractérisé par sa singularité, par sa spécificité propre. Ainsi ce qui est visé c'est toujours le désir de l'autre dans la mesure même où il est foncièrement étranger, échappant, de par sa nature, à toute saisie possible. L'emprise traduit donc une tendance très fondamentale à la neutralisation du désir d'autrui, c'est-à-dire à la réduction de



toute altérité, de toute différence, à l'abolition de toute spécificité, la visée étant de ramener l'autre à la fonction et au statut d'objet entièrement assimilable ». (Dorey, 1981)

Sans doute mais peut-être existe-t-il des situations où ce qui est visé n'est pas le désir de l'autre, l'abolition de la différence, mais simplement l'autre, non pas comme objet, mais comme sujet ?

Pour nous qui situons l'emprise dans la substance de la pulsion, la dimension de l'emprise est à faire intervenir dans l'organisation même du désir et dans toute conception du sujet. L'emprise, écrit Roger Dorey est toujours « une atteinte portée à l'autre en tant... ». Alors que dans le modèle que je propose on est amené à une autre interrogation : l'emprise réciproque des amoureux n'est-elle pas ce qui permet l'assomption même du désir de l'autre et qui contribue donc à le confirmer comme sujet ?

Le domaine de l'emprise est donc celui de la tendresse et de la séduction amoureuse autant que celui du sadisme et du rapport consommatoire à l'objet. Il est aussi celui de la volonté presque entièrement absente de toute la littérature psychanalytique.

Que voilà une définition de l'emprise non pas en termes totalement négatifs mais en termes qui permettent l'échange avec l'autre, la relation à l'autre. Peut-on adresser son désir à l'autre sans qu'il/elle se sente agresser ?

Poursuivons notre route et examinons maintenant comment l'emprise, la pulsion d'emprise permet à l'enfant d'entrer en contact avec le monde extérieur et comment de cette rencontre naît son psychisme.

Emprise et constitution de l'objet

Paul Denis donne un modèle de la constitution de l'objet qui m'a parue très claire et je me propose d'en vous en faire une synthèse.

Il part de la métaphore du bloc magique où il y aurait deux couches dans l'appareil psychique une externe et une interne. La rencontre entre le sujet et l'objet, soit la personne à l'extérieur, procure à l'enfant des sensations, qu'il vit au travers de l'emprise (contact avec le mamelon, la peau de la mère, les cheveux de la mère qu'il prend dans ses mains...). C'est sa sensorialité qui est activée, au travers du toucher, de l'odeur, de l'ouïe, du goût et ou de la vue. Cette expérience procure une satisfaction à l'enfant, un plaisir si l'on veut, et c'est cette satisfaction qui va enclencher le processus de représentation interne.

L'image de l'objet, perçue en emprise, est comme validée en satisfaction. Si on reprend la métaphore du bloc magique il y aurait toujours les deux couches, le feuillet superficiel de la perception-conscience et la cire de l'inconscient, deux supports, mais aussi deux langages pour rendre compte d'un même objet, une écriture dans le système d'emprise, notant les caractères sensoriels de l'objet et l'autre, suivant le vecteur de la satisfaction, enregistrant la valeur de l'expérience vécue, inscrivant des lignes de forces, les « qualités de plaisir ou de déplaisir » « seules intéressantes » pour lui, élaborant une représentation à partir de ce creuset que Freud appelle, dans « L'Esquisse... », « l'épreuve de la satisfaction [...] L'expérience de la satisfaction vécue en synergie avec les investissements d'emprise apparaît donc comme l'ombilic du psychisme, fondatrice du système des représentations, comme ce qui permet d'intégrer au monde interne les acquis de l'expérience.

L'enfant manipule l'objet, il le triture, le mâchonne, le caresse et cette action sur lui apporte des sensations agréables, une satisfaction qui va permettre la construction de son espace psychique,



il va interioriser non pas l'objet, mais le plaisir que celui-là lui a procuré. Il met à l'intérieur de lui non pas l'autre mais l'expérience qu'il a vécu dans la relation à l'autre.

La capacité à jouer, à agir, ou à recevoir les sensations du monde extérieur, au travers des sens, et/ou de la peau comme l'a si bien étudié Anzieu, donc l'expérience que permet l'emprise procure un plaisir, une satisfaction qui va s'inscrire dans le psychisme de l'enfant.

L'objet d'emprise est, d'abord, par définition, « extérieur » au sujet, au psychisme. Il est ce que capture le tentacule de l'emprise, ou le chant de la sirène, pour l'offrir en pâture aux zones érogènes. Il est ce que l'emprise va chercher dans le monde extérieur pour construire ses objets internes. [...] Dans la mesure où l'objet interne n'est pas trouvé mais retrouvé, nous partirons de l'idée que le premier objet s'est construit simultanément « en emprise » et « en satisfaction », au cours de la première tétée théorique. [...] Les deux pôles entre lesquels évolue la pulsion apparaissent alors schématiquement comme l'agir et l'éprouver d'un côté et l'hallucination de l'autre, avec une certaine synergie entre les deux vecteurs : l'action et la sensation d'un côté, la représentation de l'autre. Lors du commerce avec un objet la satisfaction commence lorsque l'emprise s'accomplit, l'une succède à l'autre : la satisfaction dissout l'emprise. C'est dans ce passage de l'emprise à la satisfaction que la figuration de l'objet se constitue comme objet interne sous forme de « représentation » dans la mémoire affective, dans le monde intérieur du sujet. L'introjection de l'objet implique la satisfaction. L'introjection étant entendue ici dans son sens d'intégration au moi. La satisfaction construit le monde intérieur, l'emprise construit le monde extérieur.

Ce plaisir, cette satisfaction peut être fugace, va demander à être répété pour créer une représentation interne qui puisse durer. Petit à petit, ces représentations internes vont constituer un « réservoir », une mémoire qui permettra de se souvenir de la chose, sans qu'il y ait besoin que la chose soit présente sensoriellement. Pouvoir se rappeler de ce que l'on a vécu dans l'emprise et qui a apporté une satisfaction, un apaisement des tensions, un plaisir, voilà le but du psychisme.

Sans doute la prise du mamelon ne suffit-elle pas, sans doute la satisfaction perdure-t-elle alors que l'emprise a été désinvestie, je dois souligner cependant un élément pour moi fondamental : la satisfaction n'apparaît pas de façon indépendante, elle est initialement associée à un investissement en emprise. Je crois la prise du mamelon essentielle comme moyen de la satisfaction et maintiens que sa mise en jeu est indispensable pour le développement des mécanismes du moi.

Une autre conquête nécessite également la musculature, une prise de contrôle de ses propres muscles et de toutes les articulations du corps, pour acquérir cette capacité extraordinaire qu'est la capacité de se déplacer sur ses deux jambes !

Ces deux auteurs, [Marty. P et M. Fain] bien qu'ils ne se réfèrent à aucun moment à la notion de pulsion d'emprise, abordent en fait le domaine de l'emprise. Ils regroupent en effet le registre sensori-moteur et en font l'un des éléments essentiels de la construction du psychisme : « Nous croyons que la motricité d'un individu peut être considérée comme un noyau essentiel de la formation de sa personnalité, au point que les expressions motrices que l'on retrouve dans la relation d'objet de l'adulte ne constituent qu'une faible partie de ce en quoi la motricité est impliquée dans cette relation. » « Nous concevons mal l'existence d'un sujet dont la relation d'objet serait établie sans voix, sans geste, sans mimique... sans mouvement. » (Marty & Fain, 1955)



Il est intéressant de relever combien la motricité maternelle, sa possibilité de se déplacer peut activer l'envie de l'enfant, cloué au sol et réduit à ramper, avant de pouvoir acquérir ce pouvoir, qui est de se tenir debout sur ses deux jambes !

Une approche cependant a été tentée par P. Marty et M. Fain dans leur travail sur L'importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet (Marty & Fain, 1955). Ils écrivent encore ceci : « Il n'est en somme, dans la relation d'objet, qu'une alternative : relation motrice avec l'objet direct extérieur, ou relation pouvant être débarrassée de motricité avec l'objet intériorisé » ; nous trouvons là un soutien à notre proposition de double vectorisation de la pulsion. Le pouvoir d'emprise de l'objet en relation à la motricité apparaît également : « Le moyen le plus éclatant par lequel s'exprime la puissance de l'objet, puissance qui va être le stimulant de l'avidité, est la motricité, la mobilité maternelle. Remarquons à ce sujet le grand pouvoir d'attrait que le spectacle de la performance motrice conserve fréquemment pour de nombreux individus. »

Au cas où la rencontre du sujet avec le monde extérieur, ne lui procure pas le plaisir, la satisfaction attendue, alors cette expérience ne pourra pas s'inscrire dans le psychisme de l'enfant, qui ne gardera que la sensation du manque, la sensation du vide ou de l'absence. Ce sera le côté sensation-perception qui sera activé, mais sans la possibilité de se représenter, donc de penser ce qui arrive. À la place de la pensée, des sensations de vide de manque envahissent le sujet qui doit agir pour évacuer cette tension sans pensée. Et nous verrons les conséquences dans la partie psychopathologie de ce texte.

Emprise et représentation

Nous retrouvons ici la même logique, la même construction que plus haut. La représentation ne se fait pas en absence de l'objet, il n'est nul besoin de négativiser l'objet pour l'intérioriser. L'emprise permet de vivre une situation de satisfaction et c'est cette satisfaction qui est intégré dans le psychisme.

Il faut ici ouvrir une discussion concernant les conditions de développement de la représentation. Selon une opinion assez couramment admise, la représentation se développe sur fond de manque. Cette formulation rappelle la notion d'écran vide, blank, de B. Lewin, qui serait l'écran du rêve. Mais pour Lewin cet écran vide est une représentation du sein, une présence en somme. Si l'idée de Lewin est juste, et nous le pensons, il convient de modifier le rôle du « manque ». Nous proposerons que la représentation se développe dans l'expérience même de la satisfaction, sur fond de satisfaction ; celle-ci, vécue en emprise accomplie, retire pour un temps à l'emprise son investissement libidinal, et suspend en quelque sorte l'activité de l'appareil d'emprise ; « l'écran » se vide des images venues du monde extérieur pour laisser apparaître les configurations du monde intérieur qui s'y dessinent et s'y transforment, constituant et remodelant le monde des représentations.

Le psychisme se développe par étape. Si dans les premières ce sont les soins corporels, les actions sur le corps du bébé qui font office de mise en marche du psychisme, ces étapes franchies il en reste d'autres à aborder et les expériences vécues vont structurer le psychisme d'une façon ou d'une autre.

L'idée de Winnicott de la solitude « en présence de l'objet » s'y trouve, dont l'exemple donné était le moment qui suit les relations sexuelles. Solitude et présence, plénitude et non « manque ». Nous pensons que la question de la présence de l'objet doit être comprise,



naturellement, au sens de présence psychique. C'est l'investissement de l'état de satisfaction éprouvé avec l'objet qui provoque la « présence interne » de celui-ci, présence capable de perdurer, qui donne sa rémanence à la représentation, alors même qu'il y a eu désinvestissement des données sensorielles de la personne-objet, effacement de son investissement en emprise.

La sensation disparaît pour laisser la place à la représentation.

Et j'avoue que cette façon d'illustrer la mise en représentation m'est beaucoup plus compréhensive que la notion développée par A Green à propos de l'hallucination négative :

Nous sommes ici dans le registre de ce que A. Green a théorisé à partir de la notion d'hallucination négative. L'effacement perceptif de l'objet, tel que nous le décrivons, vise à rendre compte autrement du mouvement qu'il décrit sous ce terme. A. Green dénoue, dans sa théorisation, la contradiction que pose la simultanéité de la perte du sein et de l'appréhension de la personne totale de la mère. Il écrit : « ... ce qui précède cette appropriation doit inclure potentiellement le contenu de l'appropriation ultérieure. Non sous la forme d'une perception puisqu'en ce cas son objet serait au dehors (...) mais sous la forme d'une hallucination négative de cette appréhension globale. L'auto-érotisme aux portes du corps signe l'indépendance à l'égard de l'objet, l'hallucination négative signe avec la perception totale de l'objet la mise hors-jeu de celui-ci... » « Cette hallucination négative qu'aucune image ne peut suggérer par définition, nous la voyons dans la constitution du circuit du double retournement (...) par inversion des polarités entre l'enfant et la mère... » « La mère est prise dans le cadre vide de l'hallucination négative, et devient structure encadrante pour le sujet lui-même. Le sujet s'édifie là où l'investiture de l'objet a été consacrée au lieu de son investissement » (Green, 1983).

Pas simple à comprendre pour moi. Cependant, l'explication en termes d'effacement du registre perceptif qui s'efface pour faire place à la satisfaction me semble plus abordable.

Ces passages, souvent cités, résument le modèle ouvrant une issue à la contradiction évoquée plus haut. Ce modèle bâti sur une conception unitaire de la pulsion est obligé d'intégrer deux opérations en une. Si on le considère en faisant fonctionner les deux registres d'investissement en emprise et en satisfaction comme nous l'avons fait, le terme d'hallucination négative, seul possible dans le modèle initial, cesse d'être nécessaire. C'est, dans le schéma que nous proposons, le mouvement de désinvestissement du registre perceptif, lequel accompagne la satisfaction, qui vient « négativer » l'image en emprise de la mère pour n'en laisser que des traces mnésiques chargées de la chair de la satisfaction devenue consubstantielle à l'enfant. La « négativation » devient l'ombre portée de l'introjection. On en arrive à la même conclusion que A. Green, c'est-à-dire que le sujet s'édifie sur ce qui est gardé de la mère après qu'elle ait été négativée.

Et la suite du texte montre ce qui arrive si l'objet est absent :

Le cas de figure inverse est l'absence psychique de l'objet ; la non-satisfaction en sa présence provoque le sentiment de vide dépressif et un surinvestissement des données sensorielles. Nous y reviendrons dans l'exemple de la dépression.

Ce mécanisme permet la représentation mais sa trace est encore éphémère, elle ne dure pas dans le temps. Il faut donc la répétition de l'expérience d'emprise et de satisfaction pour que la représentation s'installe, se grave dans la psyché.

Là où nous retrouvons l'idée d'un lien entre le jeu des représentations et l'idée de « manque » c'est dans l'usage et non dans le développement des représentations. L'appel aux



représentations existantes est en effet un recours devant la montée de l'excitation psychique en l'absence d'objet extérieur investissable. Mais ces représentations ont tendance peu à peu à se dégrader dans leur valeur hédonique, à perdre leur valeur « en satisfaction », pour être comme éclipsées par le réinvestissement des données de l'appareil d'emprise. La représentation tend à se réduire à l'image, au squelette sur lequel elle était bâtie. Au douzième coup de minuit le carrosse redevient citrouille.

Et combien sont nécessaire la répétition de la satisfaction de l'objet extérieur, même s'il est du type du doudou, de l'objet transitionnel, qui n'est ni tout à fait la mère, ni tout à fait un objet, mais quelque chose qui peut me confirmer, me rassurer, puisqu'il est la trace de la mère en son absence, un souvenir d'elle.

Selon un modèle analogue à celui proposé par Winnicott nous dirons que l'absence, c'est-à-dire le « manque » d'une satisfaction éprouvée et construite avec un objet du monde extérieur; lorsqu'elle dure au-delà d'un certain délai, tendrait alors à dégrader la valeur fonctionnelle du système représentatif et à l'appauvrir; voire à dissocier le fonctionnement pulsionnel. Il y a possibilité d'un balancement entre les investissements en emprise et les investissements en satisfaction.

Dans ce modèle donc il faudra répéter l'expérience de l'emprise, de la satisfaction concomitante pour que s'installe la représentation de l'objet, de son effet, de son efficacité pour le sujet. C'est l'utilité de l'objet transitionnel, d'être présent pour l'enfant, manipulable par l'enfant, il tient lieu de ...(maman) sans être... (maman).

Emprise active et emprise passive

On le sait, la notion de passif (pour le féminin) et d'actif (pour le masculin) a fait couler beaucoup d'encre. La notion d'emprise passive me semble rétablir une légitimité à chacun. L'emprise peut être active, se saisir du mamelon, prendre les cheveux de la mère, mais être pris dans les bras, se blottir dans les bras de celle qui nous porte suppose une acceptation active, il n'y a qu'à voir un enfant qui se débat parce qu'il ne veut plus être porté.

L'emprise est l'activité de la pulsion : Le vecteur d'emprise, actif par nature si l'on suit Freud, vise essentiellement à maîtriser l'objet, mais cette maîtrise peut consister aussi à devenir objet d'emprise pour lui, conduite psychiquement active même si sur le plan du comportement le résultat est actif et passif à la fois. Il y a une emprise croisée dans la relation sexuelle : la pénétration, sur le plan de l'exercice pulsionnel, n'est pas en soi plus active dans un sens que dans l'autre. Dans le registre psychique l'opposition activité-passivité perd son sens ; elle ne peut garder de valeur que dans la description phénoménologique des conduites et des phénomènes impliquant une dissociation pulsionnelle. Ce qui définit la passivité c'est le désinvestissement de l'appareil d'emprise, au cœur de la satisfaction la question de l'activité ou de la passivité ne se pose plus.

Donc un garçon n'est pas actif et une fille passive. Il exerce certainement différemment leur pulsion d'emprise, l'un peut-être en force, l'autre en délicatesse mais toujours dans le but de s'emparer du monde extérieur, d'agir sur lui.

La relation à l'objet extérieur « en emprise » comporte deux versants : l'emprise agie exercée sur l'objet, que celui-ci réponde ou non, alerte ou inerte, et la réception de l'emprise exercée de la part d'autrui, la réception du retour d'emprise, quel qu'il soit là aussi, silence ou plaisir. Les deux impliquent activité ; la réception comporte cependant une attention plus centrée sur



le corps propre, une orientation plus narcissique, en cela elle se rapproche de l'investissement de la satisfaction dont la réception d'une empreinte d'autrui est annonciatrice. Le plaisir à être objet d'emprise, signalé par Freud à propos du plaisir des enfants à être lancés en l'air et rattrapés (Freud, 1900), est très important à considérer, il permet de percevoir de façon plus précise des éléments trop vite classés dans l'enveloppe méprisée et crainte de la passivité. Une fillette de trois ans que sa mère voyait entreprendre un régime pour maigrir a donné de son projet l'explication suivante : « J'ai peur qu'on ne me porte plus.

Il y a une acceptation active de l'emprise de l'autre sur moi, l'enfant peut y trouver une satisfaction, un plaisir, et cette satisfaction peut s'inscrire dans son psychisme, l'autre peut être bienveillant, on peut le rechercher parce qu'il nous procure un plaisir.

Et l'enfant peut aussi transformer une expérience déplaisante en une activité qui lui procure une satisfaction, au travers d'une mise en jeu de son empreinte :

Les deux apparitions de l'emprise dans « Au-delà du principe de plaisir » sont liées l'une au « jeu de la bobine » et l'autre au rapport du sadisme et de l'instinct de mort. Par rapport au « jeu de la bobine » il s'agit de la question du renversement de la passivité en activité chez l'enfant inventeur du jeu : « Il était passif, à la merci de l'événement ; mais voici qu'en le répétant, aussi déplaisant qu'il soit, comme jeu, il assume un rôle actif. Une telle tentative pourrait être mise au compte d'une pulsion d'emprise qui affirmerait son indépendance à l'égard du caractère plaisant ou déplaisant du souvenir » (Freud, 1920).

Emprise et relation

Alors une relation peut-elle être exempte de toute empreinte ? Que faire de la notion de pouvoir, d'actif, de passif, de dominant, de dominer dans la relation entre les humains que nous sommes ? empreinte et la relation, qui est passif, qui est actif, qui subit, qui fait subir ? passif, actif l'emprise ?

Cependant, pour nous, l'emprise est à l'œuvre dans toute relation et ne recherche pas tant l'abolition du désir d'autrui que de le réorienter vers le sujet lui-même ; d'autre part R. Dorey fait de la séduction le moyen de l'emprise du pervers mais, pour nous, toute séduction est empreinte, y compris la séduction amoureuse et toute empreinte amoureuse comporte, elle aussi, le besoin de « marques » même s'il s'agit plus de symboles que de marques directement inscrites sur le corps : anneaux, bagues, vêtements, foulard ; en revanche il est fondamental de retenir que, comme il le souligne, la séduction du pervers est « duelle » et n'est pas médiatisée.

Et si dans une relation, l'emprise avait sa place, sa juste place. Et si l'emprise permettait de nous activer, de nous rapprocher de l'autre, de l'accueillir dans son désir, dans sa volonté de franchir le gouffre qui nous sépare, d'oser affronter sa peur de notre refus, et notre crainte de ne pas trouver grâce à ses yeux.

Et si la peur de l'autre, constitutif de notre nature- l'étranger fait peur- allié à notre désir de le rencontrer- cette force qui nous pousse vers l'autre- trouvait avec la pulsion d'emprise la possibilité d'ébaucher cette danse, qui nous permet d'aborder l'autre ?



PSYCHOPATHOLOGIE

Le Moi est corporel. Il rassemble les éléments du monde extérieur pour répondre aux demandes internes et il utilise ses capacités pour répondre à celles du monde extérieur. Pour cela il utilise ses muscles, sa force,

Si le moi est un moi corporel c'est l'appareil corporel d'emprise qui en rassemble les éléments, non seulement la peau et le toucher, mais tout ce qui a valeur de surface sensible, et d'organe effecteur. Le moi est une « main psychique » pour reprendre une métaphore de A. Green, autant qu'une « peau psychique ». Mais ce qui fait le moi c'est la relation de cet appareil du moi avec le monde des représentations, lequel constitue le cœur du moi. Le moi se constitue dans l'élaboration parallèle du monde des représentations et des investissements des opérations d'emprise et de leurs dérivés intellectuels. Des modalités de l'équilibre entre ces deux pôles du moi dépendra l'ensemble du fonctionnement psychique.

Un des intérêts du texte de Paul Denis, en dehors de sa clarté pour moi, est qu'il propose quelques pistes de compréhension de ce qui se passe quand « ce qui aurait dû se produire ne s'est pas passé ». A savoir quand l'objet n'a pas apporté au sujet la satisfaction demandée, que le sujet a été laissé en rade, comment réagit-il, comment s'adapte-t-il et quelles conséquences pour son fonctionnement psychique devenu adulte. Et de quel défaut de mentalisation va-t-il souffrir ?

Nous sommes ici dans une clinique du primaire, dans le sens d'Aulagnier, dans le temps d'avant la parole, le temps du corps et de ses besoins. Rien à voir avec une position névrotique qui ne peut être atteinte faute d'avoir pu éprouver le plaisir, plaisir du corps, de la relation et de la pensée.

Dans le jeu pulsionnel névrotique, l'objet est à la fois investi sur le mode de l'emprise et comme objet de satisfaction. La satisfaction elle-même, la totalité des effets de la satisfaction, est investie à l'égal de l'objet. La représentation née de cet investissement conjoint n'est donc jamais seulement « représentation d'objet » mais renvoie à la constitution dans le psychisme d'un ensemble fonctionnel. Cet investissement de la satisfaction, du jeu des zones érogènes et de son résultat, avec la participation de l'objet inclut l'investissement des échanges avec lui, de tout ce qui les signifie et les accompagne. C'est sur cet ensemble que se développe le « plaisir de Moi » fondé sur l'investissement de la fonction érotique, sur le fonctionnement de l'appareil d'emprise dans sa liaison à celui des zones érogènes et d'une figuration vivante de l'objet, d'un « reflet de l'objet », pour reprendre l'expression de C. David (David, 1971)

La seule butée véritable qui puisse limiter l'emprise est la satisfaction. Mais que se passe-t-il quand ce n'est pas le cas, et par quoi la satisfaction est-elle remplacée, telle est la question ?

Si l'on imagine l'emprise sur un axe et la satisfaction de l'autre, on peut : *Imaginer un fonctionnement psychique durable où l'une ou l'autre des composantes [l'emprise et/ou la satisfaction] serait nulle relève naturellement de la psychanalyse fiction. Cependant, on peut s'interroger sur les organisations psychiques qui pourraient se rapprocher le plus de ces figures d'école. Tout en emprise et rien en satisfaction nous situerait du côté de la pensée opératoire, de Marty et de M'Uzan, sadisme désert, vide d'objet et coupé de tout lien avec les zones érogènes et d'une valeur organisatrice minima pour l'excitation psychique. Tout en satisfaction et rien en emprise nous situerait dans un registre hallucinatoire extatique, celui du rêve.*



A partir de ces deux composants, de leur équilibre, on peut tenter de comprendre cette modalité de fonctionnement psychique

Emprise et pouvoir

Le bébé humain naît nu, faible, sans défense et incapable de se mouvoir. Impuissant donc, à la merci de son environnement humain. A part un vague instinct qui le pousse à sucer tout ce qui lui tombe sur la bouche, il ne dispose pas de beaucoup de compétence ou de capacités. Celles-ci, il devra les acquérir, rien ne lui est donné.

Dans la dialectique de l'être et de l'avoir, l'emprise concourt à l'être en réalisant l'avoir. L'avoir est le domaine de l'emprise, de l'avoir pour être, car la satisfaction, « l'être » et sa construction, dépendent d'abord de la possession de l'objet, l'autre condition est plus incertaine : elle tient au désir de satisfaction de l'objet ; si l'objet se refuse, l'exercice de l'emprise deviendra la seule façon d'être.

Pour être, il faut donc commencer par avoir eu, par avoir possédé l'objet de son désir, que cet objet nous ait apporté la satisfaction, le soulagement, la réponse que l'on attendait. Puisqu'il m'a apporté ce qui m'était nécessaire, utile, indispensable, vital, alors je peux prendre à l'intérieur de moi la satisfaction, le plaisir, la réponse qu'il m'a donnée. Le fait qu'il se soit laissé manipuler, qu'il ait répondu en temps et en heure à ce que mon instinct me pousse à demander me le fait interioriser, me permet de le retrouver au cas où, d'en avoir le souvenir, la mémoire et de m'appuyer sur cette réalité qui est devenue psychique.

Dans le cas contraire, il ne restera que des solutions, des destins, des chemins qui vont tenter de solutionner le problème, la souffrance, le manque, la frustration, pour tenter de faire face au déséquilibre entre emprise et satisfaction. Ce construira alors des personnalités, des déviances ou des façons d'être au monde problématiques, pour eux-mêmes ou pour les autres.

Emprise et névrose

Le névrosé lui aurait renoncé à la pulsion d'emprise, se refusant à exercer son pouvoir, pour se réfugier dans une rêverie, dans son fantasme :

« L'hystérique, ou l'obsessionnel, a lui aussi abandonné, dans les limites de sa maladie, sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. Il la maintient encore dans le fantasme ; c'est-à-dire que, d'une part, il a remplacé les objets réels par des objets imaginaires de son souvenir, ou bien qu'il a mêlé les uns aux autres ; d'autre part il a renoncé à entreprendre les actions motrices pour atteindre ses buts concernant ces objets » (Freud, 1914). La névrose apparaît donc ici comme un renoncement à l'exercice de l'emprise au profit du fantasme et du système représentatif, du « moi plaisir ».

Emprise et dépression

Le déprimé lui s'accrocherait à un rêve, un impossible, mais ne pourrait pas s'en détacher :

De ce point de vue le fonctionnement mental de la dépression s'oppose point par point à celui du deuil. Freud parle du travail du deuil comme d'un travail de détachement par rapport à l'objet. Nous pensons que dans la dépression au contraire tout détachement est refusé, le travail de la dépression est un travail qui vise au contraire à maintenir à tout prix un lien



brisé. Dans le roman de P. Auster, *L'invention de la solitude* (Auster et al., 2017), l'on trouve le passage suivant : « J'avais une blessure, et je découvre maintenant qu'elle est très profonde. Au lieu de la guérir, comme je me le figurais, l'acte d'écrire l'a entretenue... Au lieu de m'aider à enterrer mon père ces mots le maintiennent en vie... ».

L'économie de la haine

Commençons par le plus terrible, par la haine, de soi ou de l'autre.

« On peut même soutenir que les prototypes véritables de la relation de haine ne proviennent pas de la vie sexuelle mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation. On voit qu'amour et haine (...) ne sont pourtant pas entre eux dans une relation simple. Ils ne sont pas dérivés du clivage d'une réalité originaire commune, mais ils ont des origines différentes et ont suivi chacun leur développement propre avant de se constituer en opposés sous l'influence de la relation plaisir-déplaisir » (Freud, 1915).

On ne peut donc pas opposer comme équivalent l'amour et la haine. La haine est le résultat de la non-satisfaction, de la non-réponse de l'objet à la demande. Dans cette citation le passage concernant « la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation » me semble important parce qu'il n'y a pas que la survie qui est en jeu mais aussi l'affirmation de soi qui est en jeu.

*Si « l'objet est connu dans la haine », connu en emprise donc, et méconnu en satisfaction, on peut ajouter qu'il est reconnu en emprise et retrouvé en satisfaction. « La haine à l'état pur », comme le montre R. Dorey, **peut naître de l'exaspération de l'emprise née du refus de l'objet extérieur ou de son inaccessibilité.** (Dorey, 1981)*

Donc si l'objet n'a pas fait son office, si l'expérience avec lui s'est montrée décevante alors on assiste à une internalisation de la relation d'emprise.

La relation d'emprise instaurée en face de l'objet qui ne veut, ou ne peut, être objet de satisfaction, s'internalise lorsque l'objet disparaît. Toutes les traces de l'objet sont rassemblées pour ériger son effigie, et l'emprise se fait magie, art, culte... Il en résulte un monument, une statue, une idole et cette érection fait de l'image de l'objet un lieu de tension et d'excitation, maintenant ainsi l'investissement et une certaine organisation du psychisme

C'est le déni qui se met en marche. La solution c'est ne pas reconnaître à l'objet son importance et à faire comme si seul le souvenir suffisait. Le déni est basé sur un désir, et parfois ce désir serait de nier à l'autre son importance, la nécessité dans laquelle on a été de lui et vu qu'il n'a pas répondu à notre attente, alors on lui nie toute importance.

*[...] La perte de l'objet est à la fois reconnue et niée, niée en **emprise et connue en insatisfaction.** Un décret de la réalité extérieure est refusé, l'emprise cherche à tuer le messenger en proclamant une présence factice. C'est l'internalisation de l'emprise qui permet ce déni, par le désinvestissement des perceptions recueillies dans le monde extérieur et par le surinvestissement des traces mnésiques de l'objet, de son ombre. Internalisé, le fonctionnement de l'appareil d'emprise peut être soumis au processus primaire*

Puisque la réalité m'a frustré alors le fonctionnement psychique va s'inverser, et au lieu de construire le principe de réalité, je vais développer le principe de plaisir :

Ce que nous supposons c'est que ce « renversement de l'ordre normal » est le résultat d'une inversion du sens du fonctionnement psychique lié au surinvestissement de l'appareil d'emprise



*et des données qu'il recueille du monde extérieur, basculement des investissements qui lui font traiter la réalité selon les lois du principe de plaisir.[...] Nous pensons que le mouvement économique que nous décrivons aboutit au minimum à un déni d'extériorité, tout interlocuteur, tout « autre », est traité comme une partie du sujet lui-même, comme appartenant à son univers personnel, comme objet partiel et le plus souvent objet partiel détaché sur le modèle anal, comme l'a montré J. Chasseguet-Smirgel. Même le corps propre du sujet peut en arriver à être traité de façon déréelle, comme serait traitée une image, un fétiche, ou un objet partiel, c'est l'un des aspects de l'anorexie mentale, il peut en être de même de la réalité économique et la psychologie du joueur pourrait s'y rattacher. Ce déplacement d'investissement a pour aboutissement de mettre **l'ensemble de l'énergie sexuelle au service de l'exercice d'une forme de pouvoir absolu** et de réduire le monde psychique du sujet au domaine de l'emprise, à la manipulation du monde extérieur ; [...]. La « déréalisation », notion dont J. Bergeret a souligné l'intérêt (Bergeret, 1974), viendrait se substituer à la dépersonnalisation. La réalité cesse d'avoir plus d'importance que le rêve, la destruction n'a plus la moindre conséquence et le désinvestissement connexe du système des représentations annule toute possibilité d'élaboration psychique des conflits.*

Dans l'anorexie mentale, le corps propre peut être pris comme objet extérieur, traité comme un élément du monde extérieur qu'il faut maîtriser, dresser au détriment de sa propre survie. À défaut d'avoir pu avoir une emprise sur le monde extérieur, le corps est traité comme un objet. La seule parcelle du monde où peut s'exercer l'emprise est le corps propre. Et ce qui semble recherché, c'est la sensation, pas la satisfaction.

À défaut d'avoir été compris, à défaut d'avoir obtenu des réponses satisfaisantes, je développe une façon d'être au monde basée sur la domination, l'écrasement de l'autre,

*Dans le premier schéma donné dans Trois essais... c'est la compassion qui arrête le mouvement d'emprise devenu cruauté ; il est cependant implicite que la satisfaction venant de l'objet peut arrêter le mouvement : **la satisfaction est en fait le seul événement qui puisse arrêter le mouvement de l'emprise**, elle en est la seule butée. Lorsque celle-ci n'intervient pas, l'emprise et les investissements des éléments perceptifs et moteurs qui lui sont liés s'exacerbent ; la montée de l'excitation nécessite le redoublement de l'effort d'emprise car celle-ci n'a pas l'érogénéité qui suffirait à son propre apaisement ; l'emprise ne se suffit pas, ne se « décharge » pas ; au contraire les conduites d'emprise se « chargent » d'un investissement de plus en plus violent. Nous proposons donc de considérer que le sadisme est une conséquence de cette montée en excitation dans le système d'emprise qui s'applique à l'objet refusant.*

Maltraiter l'objet, celui qui est présent aujourd'hui, en lieu et place de celui qui ne m'a pas apporté la satisfaction que j'en attendais, qui m'a même fait souffrir, voilà la vengeance. C'est à mon tour d'être celui qui commande, qui domine, qui écrase, c'est ma revanche sur ce monde qui ne m'a pas compris. Exercer sa pulsion d'emprise, mais pas sûr que cela amène la satisfaction attendue... et il est à craindre que cette expérience demande à être renouvelée, à défaut d'avoir pu être pensée (défaut de mentalisation).



Emprise et perversion

La question du plaisir, du plaisir à dominer l'autre, à en faire un objet questionne notre humanité ou notre humanité²

Le déplacement des investissements « en satisfaction » vers les conduites d'emprise les renforce et vide parallèlement les instances et le système représentatif de leur poids économique. Tant qu'elle reste liée, même de façon précaire, à des représentations cette excitation reste sadisme ; les manifestations de douleur de l'objet concerné valent pour marques de présence, d'intérêt, de plaisir, arrachées à l'objet. La rupture du lien avec le système représentatif et les instances transforme le sadisme en destructivité libre, l'excitation n'est plus liable, le passage à l'acte devient la voie où l'emprise devenue folie d'emprise s'engouffre.

L'autre n'existe pas, seul compte l'excitation que les actions **sur lui** procurent, et pas **avec lui**.

L'emprise perverse abolit les différences pour les remplacer par une différence de pouvoir, remplace l'épreuve de la réalité par l'épreuve de force ; c'est l'un des points communs entre la perversion et le fonctionnement dépressif sur lequel nous reviendrons. L'objet investi sur le mode de l'emprise perverse n'a pas droit au jeu et pas droit à une zone d'ombre, il ne peut être question à son égard d'une existence séparée : « déni d'altérité » dit G. Pragier (Pragier, 1986), refus narcissique de reconnaître l'altérité dirait sans doute H. Faimberg (Faimberg, 1981). Le déni pervers apparaît ainsi comme cumulatif : déni de la différence des sexes, de la différence des générations, déni d'altérité, déni d'extériorité, c'est-à-dire finalement déni d'intériorité.

La sexualité aussi peut être détournée de sa fonction première.

Emprise et agir sexuel

Au moment d'une relation possible à l'Autre, ou avec un autre, une expérience de satisfaction devrait pouvoir être possible la réalité psychique fait irruption et provoque les passages ou les recours à l'acte

*Dans la relation à un objet extérieur qui échappe à l'emprise, qui se refuse à être le partenaire d'une relation de satisfaction, dans une emprise croisée, et se comporte ainsi en anti-objet en ne laissant pas s'organiser un investissement porteur de plaisir par rapport à lui, le fonctionnement pulsionnel se dégrade, la composante d'emprise demeure mais l'énergie jusque-là investie pour la réalisation du plaisir, tendue vers la satisfaction, organisée par rapport aux zones érogènes et aux représentations, **est détournée vers le seul exercice de l'emprise sur l'objet**. L'objet cesse d'être contingent, (qualifie ce qui peut arriver ou non, c'est-à-dire ce qui est éventuel, fortuit ou non nécessaire) c'est la satisfaction érotique qui devient contingente : l'insatisfaction établit la toute-puissance de l'objet, toute-puissance qu'il faut renverser par une toute-puissance égale ; objet qui devient seulement objet d'emprise et cesse d'être objet de satisfaction. L'homéostasie du moi se fonde alors uniquement sur la maîtrise de cet objet et non sur la satisfaction pulsionnelle. **La sexualité se met au service de l'emprise.***

Le plaisir n'est pas lié à la relation à l'autre mais à sa domination, à sa réduction à l'état d'objet, c'est le plaisir d'emprise qui l'emporte.

² Humanité néologisme désignant la capacité d'un être humain à prendre conscience de son appartenance à l'espèce humaine comme membre à part entière. Wikipédia <https://fr.wikipedia.org>



« A ces moments-là, dit une patiente, je vois la sexualité comme une arme. » [...]Le plaisir trouvé par le moi est alors lié au plaisir trouvé dans l'excitation, à l'aspect hédonique de l'investissement, c'est-à-dire au plaisir de « fonctionnement du moi » réduit à ses composantes d'emprise. Les acmé de plaisir sont des moments de jubilation éprouvés lors de moments d'impression de maîtrise retrouvée sur l'objet. Les patients engagés dans ce genre de fonctionnement sont facilement dysphoriques, passant de ces instants de jubilation sans satisfaction, de jubilation sèche, à des moments d'abattement et de vécu dépressif. Le fonctionnement mental est comme polarisé sur un objet externe. L'énergie investie dans les autres éléments du système représentatif se focalise sur des fantasmes sadiques concernant l'objet et se détourne du reste : la cruauté s'accompagne d'un rétrécissement du champ de la pensée, ainsi que l'a décrit E. Brenman (Brenman, 1985) ; le plaisir du jeu représentatif est sacrifié à la mainmise sur l'objet.

Conclusion

Alors, si j'ai raison, en quoi précisément ?

Le pouvoir, le vouloir sont des constituants de l'être humain. Il veut s'affirmer, s'affranchir, s'autonomiser, entrer en relation avec l'autre, construire, réaliser, et comprendre le monde qui l'entoure.

Cette notion de pouvoir, cette capacité qui demande à s'exercer, si elle est médiatisée par quelqu'un, si une réponse à ses demandes infantiles lui est donnée, alors cette pulsion, cette force de vie trouvera le chemin de l'humanité, de l'humanité.

Dans le cas contraire, on voit apparaître des comportements violents envers les autres, ou à défaut de l'autre, des comportements destructeurs vis-à-vis de soi-même, sans qu'une pensée ne puisse émerger de ces agirs.

Mais assez parlé des autres, il est temps de mener une réflexion plus personnelle sur ma pulsion d'emprise.

La pulsion d'emprise, plus ou moins bien maîtrisée – (et c'est là que mes maîtres à penser rigolent, « il pense encore qu'il peut maîtriser quelque chose, il n'a toujours pas compris que la pulsion gagne toujours ! ») peut conduire à la curiosité, à la soif de comprendre.

Les mécanismes du moi, les moyens de la pensée sont la transposition des opérations élaborées dans le système d'emprise, l'abstraction d'opérations d'emprise : « la pulsion de savoir » « n'est au fond qu'un rejeton sublimé, intellectualisé de la pulsion d'emprise », dit Freud (Freud et al., 1924).

Pour conclure, sur cette interrogation personnelle : « mais pourquoi prendre tant de temps et d'énergie pour écrire ? » je vous propose la citation suivante :

En conclusion, je dirai que l'emprise peut avoir des aspects positifs. Je crois qu'il y a une emprise de vie et une emprise de mort, pour reprendre l'expression d'André Green à propos du narcissisme. Dans les cas positifs on voit la pulsion épistémophilique, associée à la pulsion d'emprise. Je crois que le désir de savoir, le désir d'apprendre à lire, par exemple, est surtout fondé sur la pulsion épistémophilique mais que le désir d'écrire est en grande partie fondé sur la pulsion d'emprise. Il est donc très important, pour le sujet qui a la possibilité d'être écrivain, d'exercer cette emprise de vie sur les mots (Clancier, 1992).



Que me voilà démasqué !

Mais pour terminer ce texte, je vous propose une réflexion d'un poète arabe, Adonis, qui dans un interview a parlé de ce qui est essentiel pour l'être humain :

Pour moi, ce qui constitue l'essentiel de l'être humain, l'essentiel de l'existence c'est la question, pas la réponse. Si on détient une réponse alors la vie ne vaut rien, la culture ne vaut rien. La culture, l'être humain, le monde sont une question. Une question à l'infini. S'il y a un avenir, alors il y aura des questions. Si on reste dans la réponse, on est plus en mouvement et on meurt. (Burri, 2020).

Alors, à bientôt... ?

Références

- Anzieu, D., & Séchaud, E. (1985). *Le moi-peau* (Vol. 2). Dunod Paris.
- Auster, P., Le Bœuf, C., & Bruckner, P. (2017). *L'invention de la solitude : Roman*. Actes Sud.
- Bergeret, J. (1974). *La personnalité normale et pathologique*. Dunod.
- Brenman, E. (1985). Cruelty and narrowmindedness. *The International Journal of Psychoanalysis*, 66, 273-281.
- Burri, J. (2020). *Adonis, poète mystique de 96 ans : « Nous n'avons pas besoin d'un dieu »*. Le Temps. <https://www.letemps.ch/culture/livres/adonis-poete-mystique-de-96-ans-nous-n-avons-pas-besoin-d-un-dieu>
- Clancier, A. (1992). Pulsions épistémophilique, pulsion d'emprise et écriture. *Revue française de psychanalyse*, 56(5), 1455-1462.
- David, C. (1971). *L'état amoureux : Essais psychanalytiques*. Payot, 1990.
- Denis, P. (1992). Emprise et théorie des pulsions. *Revue française de psychanalyse*, 56(5), 1295-1422.
- Dorey, R. (1981). La relation d'emprise. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, (24), 117-140.
- Faimberg, H. (1981). Une des difficultés de l'analyse : La reconnaissance de l'altérité : L'écoute des interprétations. *Revue française de psychanalyse*, 45(6), 1351-1367.
- Freléchoz, T. (2008). *Pouvoir du désir ou Désir du pouvoir*. <https://www.frelechozthierry.ch/travaux>
- Freud, S. (1900). *L'interprétation du rêve* (F. Robert, Trad.; 2e éd). PUF, 2012.
- Freud, S. (1914). Pour introduire le narcissisme. In *Oeuvres complètes : Psychanalyse*. Presses universitaires de France, 2005.
- Freud, S. (1915). Pulsions et destins des pulsions. In *Métapsychologie*. Gallimard.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Payot & rivages, 2010.
- Freud, S. (1923). Le Moi et le Ça. In *Oeuvres complètes. Volume XVI, 1921-1923 psychanalyse* (3e édition). Presses universitaires de France, 2010.
- Freud, S. (1933). Pourquoi la guerre ? In *Résultats, idées, problèmes II : 1921-1938* (p. 203-215). Presses Universitaires de France, 1985.
- Freud, S., Sédat, J., Cambon, F., & Vanier, A. (1924). *Trois essais sur la théorie sexuelle : 1905-1924*. Flammarion, 2019.



- Green, A. (1983). Le narcissisme primaire : Structure ou état. In *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Les Éditions de Minuit.
- Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (2009). *Vocabulaire de la psychanalyse* (5. ed). Pr. Univ. de France.
- Mallet, J. (1953). L'évolution de W. Reich ou l'analyste et l'instinct de mort. *Revue française de psychanalyse*, 17(3), 279-298.
- Marty, P., & Fain, M. (1955). Importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet. *Revue française de psychanalyse*, 19(1-2), 205-322.
- Pragier, G. (1986). Sexe des anges. Pulsion d'emprise et confusion des générations. *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, 10, 93-110.
- Wikipédia. (2026). *Emprise*. Wikipédia, l'encyclopédie libre.
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Emprise>